

Allocution de M. Olivier Picard, Président de l'Association

Olivier Picard

Citer ce document / Cite this document :

Picard Olivier. Allocution de M. Olivier Picard, Président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 111, Juillet-décembre 1998. pp. 19-28;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1998_num_111_2_4328

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLEE GÉNÉRALE DU 17 JUIN 1998

ALLOCUTION DE M. OLIVIER PICARD

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES ET MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Voici revenu, selon le rythme annuel des institutions des cités grecques, le jour de notre grande assemblée, l'ἀρχαιρεσία, où le président que vous vous étiez choisi une année auparavant, en le maintenant en état de latence pendant douze mois (quel bel exemple de cryptie rituelle que les chercheurs me paraissent avoir méconnu !), où votre président, dis-je, et ses συνάρχοντες — l'expression οἱ ἐν τέλει ne conviendrait pas —, rendent leurs comptes, en faisant le bilan de l'année. Héritière de la sagesse du dèmos athénien, notre Association sait distinguer les fonctions réelles et celles d'apparat. Elle confie les premières au μνήμων, personne compétente, choisie selon des critères d'efficacité et de dévouement à la cause commune, et fort heureusement rééligible : un seul nous suffit, si grande que soit sa tâche, et vous avez reconnu le portrait de notre secrétaire général, M. Paul Demont, qui, avec autant de gentillesse que de savoir faire, organise le programme de l'année, guide le président dans ses activités, bref assure la permanence et le rayonnement de notre Association. Ce ne sont pas de vains mots et croyez bien que c'est en toute connaissance de cause que je place au début de cette reddition de comptes l'expression de toute ma gratitude pour son action. La fonction de votre ταμίας est elle aussi d'une grande importance : il est chargé de gérer notre θεωρικόν car, résolument pacifique, notre Association n'a que faire d'un στρατιωτικόν. La tâche n'en est pas moins lourde, car le διώβολον est désormais entièrement dévoré par les frais postaux de l'envoi des programmes de nos fêtes mensuelles et, même si nous pouvons toujours compter sur la générosité de plusieurs évergètes, il n'y a pas de liturgie qui assurerait l'impression de notre Revue. Il faut donc recourir de manière régulière à l'εἰσφορά et M. Alain Billault, qui inaugurerait ses fonctions, vous dira tout à l'heure avec quelle habileté et quelle sagesse il a utilisé celle-ci. Je voudrais aussi remercier les deux épimélètes dont l'activité est tout aussi indispensable à la bonne tenue de nos réunions, M. l'abbé Wartelle, qui dirige les destinées de notre bibliothèque avec sa souriante autorité et M^{me} Micheline Kovacs, qui remplit avec infiniment de dévouement, entre autres tâches, celle d'envoyer les convocations mensuelles.

Ce rapide tableau de notre πολιτεία n'a pas pour objet d'introduire à de vastes considérations politiques, mais simplement de justifier la modicité du rôle de votre archonte à qui des tables régulièrement publiées dans la Revue accordent néanmoins l'éponymie. Nous ne sommes plus au temps où la fonction était réservée aux

pentacosiomédimnes gros producteurs d'études philologiques, vous désignez maintenant jusqu'à des thètes et vous en avez donné la preuve en faisant appel à un historien qui se pique de numismatique, domaine où les textes sont pauvres, connaissent à peine le verbe et, anticipant sur l'évolution de la langue moderne, éliminent de leurs déclinaisons le datif. Mais si vous l'avez fait, c'est, me semble-t-il, pour mieux souligner l'ampleur, la richesse, l'éclat dans toutes leurs facettes, de ces études grecques que nous avons l'ambition d'encourager. Car, des fonctions anciennes, loin du tracassier de l'Héliée, il m'est resté l'essentiel, le plaisir de présider à vos ἀγῶνες, de présenter les nouveaux membres, d'introduire les compositeurs de nos savants μουσικά. Mais toutes les règles de la παιδεία veulent que ceux-ci cèdent la place d'honneur à nos anciens membres à qui je rendrai d'abord l'hommage que nous leur devons.

Hélène Ioannidi, membre de l'Association depuis 1955, fait partie de ce groupe d'hellénistes de Grèce (où elle était née en 1928) qui sont venus compléter leur formation en France, où ils enrichissent nos études d'un apport original que féconde leur appartenance à la tradition gréco-byzantine. Après un doctorat de philosophie que lui vaut en 1962 son travail sur *Langue et pensée chez Héraclite*, elle vient deux ans plus tard à Paris préparer une thèse de III^e cycle (soutenue en 1967), qui prolonge ses recherches antérieures en analysant *Ambiguïté, polarité, contradiction chez Héraclite*. Elle s'installe, obtient en 1973 la nationalité française et s'attaque pour sa thèse d'Etat, soutenue en 1977, à un tout autre aspect de l'hellénisme, les *Contraintes de la langue et images poétiques en Grèce moderne*. Recrutée au CNRS, elle est rattachée au Centre de recherches comparées sur les Sociétés anciennes, l'actuel Centre Louis Gernet, où elle prépare notamment, avec Luc Brisson, le bulletin de « Bibliographie platonicienne », publié tous les cinq ans dans la revue *Lustrum*. Toujours avec Luc Brisson, elle signe les numéros 25 (1983), 30 (1988) et 34 de cette revue, qui sont entièrement consacrés à Platon. Sa connaissance des langues étrangères — outre le grec et le français, H. Ioannidi parlait l'anglais, l'allemand, l'italien et le russe —, lui donne accès à la quasi-totalité de la littérature consacrée à ce philosophe. Elle collaborait également à la revue *Philosophia*, publiée par le Centre de recherches en philosophie grecque de l'Académie d'Athènes. Son œuvre comprend, outre ses thèses et les bulletins, plusieurs articles sur Héraclite, Hippocrate, Platon et Nietzsche ainsi que des traductions de textes écrits en grec moderne. Après avoir pris sa retraite en 1994, H. Ioannidi retourna à Athènes, où elle connut une mort tragique le 16 novembre 1996. Luc Brisson, qui a beaucoup travaillé avec elle et qui m'a donné les éléments de cette courte biographie, nous invite à rendre un vif hommage au courage et au labeur de cette femme intelligente, subtile et cultivée, qui a tant fait, surtout en France, pour la Grèce tant ancienne que moderne.

Le 4 juillet 1997 disparaissait Anne-Marie Bon, née Coutte, qui fut un très jeune membre de notre Association, dès 1928, avant même son entrée, en 1930, à l'École Normale Supérieure, où elle passa l'agrégation de Lettres classiques. Elle fut l'élève d'Alphonse Dain, après la mort de qui elle publia, en 1967, dans la Collection des Universités de France, la *Poliorcétique* d'Énée le Tacticien, qu'elle avait traduite et dont elle avait rédigé les notes. Dans l'introduction, elle évoque brièvement le climat de ses études, le cercle chaleureux des auditeurs autour du maître, notations fugaces mais d'autant plus précieuses que M^{me} Bon, que je n'ai connue que lors d'une visite après son veuvage, est toujours restée très discrète sur sa personne. La jeune philologue allait changer très vite de champ de recherche, à la suite de son mariage avec Antoine Bon. Le futur auteur de *La Morée franque* était alors membre de l'École française d'Athènes et consacrait ses premières études de géographie historique à l'île de Thasos, où il emmena sa femme en 1933 et 1934. Les recueils de photos qu'il publie peu après sous le titre *Retour en Grèce* (1934), *En Grèce* (1937) donnent de jolies images de Liménas, où, pour être pittoresque, la vie était encore bien primitive. Anne-Marie Bon, admise comme membre libre, puisque l'École n'acceptait pas alors de femme parmi ses membres, commençait un travail sur les relations

commerciales de Thasos dans l'antiquité, en identifiant les monnaies trouvées dans les fouilles, ce qui lui permit de reconnaître la première monnaie de Galepsos et d'attirer l'attention sur de bien curieuses monnaies de Thasos qui sont en bronze quoique frappées aux types de l'argent. Elle s'intéressait aussi aux anses d'amphores timbrées, considérées comme des objets d'intérêt mineur, malgré l'importance de leur apport à l'économie et à l'histoire des cités grecques. On ne peut qu'admirer la perspicacité de cette jeune femme à s'attacher ainsi à des « petits objets », que l'archéologie noble regardait de haut, et aussi ce que j'appellerais son « esprit pionnier », car elle ouvrait, dans des conditions difficiles, des voies qui s'avèreront très fécondes. Il allait en sortir un ouvrage qu'elle soutient en juin 1947 comme thèse de l'université de Montpellier, sous le titre *Contribution à l'histoire économique de Thasos dans l'antiquité*. S'il est resté inédit, il est loin d'être vain, car il a donné naissance d'abord aux pages que Christiane Dunant et Jean Pouilloux consacrent à la circulation monétaire dans leurs *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, et surtout à l'étude monumentale *Les timbres amphoriques de Thasos*, publiée en 1957 dans les *Études thasiennes*, sous la signature conjointe d'Anne-Marie et d'Antoine Bon, avec la collaboration de Virginia Grace. Le livre est resté et restera, jusqu'à la publication prochaine du corpus d'Yvon Garlan, l'ouvrage de référence sur la question. C'était le premier corpus systématique des timbres amphoriques d'une grande cité viticole et pourtant l'introduction frappe par la modestie de son ton. Modestie et hardiesse de vues, fidélité et solidité des ouvrages, tel est l'hommage que son oeuvre rend à cette vie studieuse dont la carrière se termina au Centre national d'enseignement par correspondance.

Avec la disparition subite d'Édouard Will, le 27 juillet 1997, c'est un grand maître que l'histoire grecque a perdu. Clio a certainement aimé dans cet Alsacien, né le 8 mai 1920, membre de notre Association depuis 1948, le passionné de la musique qu'il pratiqua comme pianiste, comme critique musical et également comme compositeur, même si c'est l'autre versant de son activité qui me retiendra. Agrégé d'histoire après la guerre, c'est en enseignant au gymnase Jean Sturm puis au lycée Fustel de Coulanges qu'il prépare ses thèses qu'il soutient en 1954. *Korinthiaka, Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe des origines aux guerres médiques*, s'impose d'emblée comme un classique. « Essai de synthèse historique très largement assis sur les résultats des enquêtes archéologiques », comme le définit l'auteur, accordant une place importante à l'analyse des mythes, Médée et les Argonautes, Athéna et Bellérophon, « l'étude de Corinthe n'a été qu'un prétexte à mieux comprendre la civilisation de la polis ». Le programme a été parfaitement rempli. Le lecteur était ébloui par l'ampleur de l'enquête, la richesse des lectures, la rigueur des raisonnements décortiquant les motivations politiques de tel acteur ou de tel groupe social, par exemple les raisons amenant les tyrans à adopter la monnaie, parce que celle-ci leur apportait l'instrument de justice sociale dont ils avaient besoin: publié dans la *Revue Historique* de 1954, l'article « De l'aspect éthique des origines grecques de la monnaie » est toujours cité et continue à être éclairant, même si les progrès de notre connaissance de la chronologie amènent à nuancer la thèse. L'étudiant des années de guerre, le combattant de la 1^{re} armée française, qui contribua à la libération de l'Alsace, établit déjà dans son essai *Doriens et Ioniens* une tentative d'analyse comparée entre certains aspects du monde antique et des débats de son époque : c'est dans cette interrogation des ressorts sociaux-culturels des conduites humaines, je veux dire des ressorts liés à une société, que l'historien montre au mieux son talent. Ed. Will a excellé à démonter le monstrueux contre-sens par lequel une idéologie raciste prétendait se situer dans la lignée des Doriens, tout en replaçant finement dans le contexte de l'ἀρχή athénienne le développement de l'antagonisme Doriens-Ioniens.

L'année suivante, Éd. Will était élu à la chaire d'histoire grecque de l'université de Nancy, où il enseigna toute sa carrière, jusqu'en 1984. De la richesse de son enseignement, nourri d'innombrables lectures faites avec une acuité critique qui l'amenait à déplorer que de nombreux ouvrages « manquent à la fois de science et de conscience », témoignent aussi bien les très nombreux comptes-rendus publiés dans diverses revues que le bulletin bibliographique d'histoire grecque publié dans la *Revue*

historique. De Nancy, cet enseignement a rayonné sur toute la France et bien au delà, car Éd. Will en a tiré la matière de synthèses magistrales. *L'histoire politique du monde hellénistique*, en deux volumes publiés en 1963-65 et bien vite réédités, est une somme incomparable pour une période où la disparition des historiens du temps obligent les Modernes à un patch-work fait de bribes de renseignements tirés d'inscriptions, de papyrus, d'auteurs perdus : là où d'autres manuels font appel à divers auteurs aux apports nécessairement hétérogènes, l'auteur arrive à maîtriser à lui seul une bibliographie foisonnante et à démêler avec une autorité superbe les questions les plus obscures; il n'est pas, à l'heure actuelle, d'ouvrage davantage cité. L'époque classique fait elle aussi l'objet d'un réexamen systématique, dans les deux volumes de la collection *Peuples et Civilisations*, le ^v^e et le ^{iv}^e siècle, ce dernier en collaboration. Ici encore, il n'est pas de page qui n'ait été précédée par des travaux préparatoires. Je ne citerai que l'article sur le régime de Samos après la répression de la révolte de 440, montrant comment et pourquoi Périclès avait eu la sagesse de laisser le pouvoir à l'aristocratie samienne : la démonstration s'est imposée. Il est heureux que l'auteur ait accepté de reprendre bon nombre de ces articles, qui viennent d'être republiés sous le titre *Historica graeco-hellenistica*, avec des mises à jour bibliographiques et de brefs commentaires.

Dans la dernière étape de sa vie, cet agnostique issu d'une famille protestante s'est vivement intéressé aux rapports entre l'hellénisme et le judaïsme des derniers siècles avant notre ère. *Ioudaïsmos - Hellénismos* (publié en 1986 avec Cl. Orrieux) étudie les causes et les modalités de la rupture entre ces deux pôles culturels, qui sont en même temps des forces militaires, d'abord associées, sous l'autorité des Lagides, puis affrontées, après la conquête de la Judée par Antiochos III, à cause des maladresses et des exactions des Séleucides. Le dernier chapitre était consacré à la question, qui n'a cessé de se poser, du sens de l'existence d'un Etat juif. Le second volume, *Prosélytisme juif, l'histoire d'une erreur*, paru en 1992, élargit le propos à une réflexion générale sur acculturation et nation, tout en montrant l'erreur des théories affirmant le développement d'un prosélytisme juif antérieur aux missions de Paul. On y retrouve cette volonté d'éclairer par le passé certains débats contemporains, grâce à une remarquable puissance de travail, servie par une vive acuité critique, toujours tendue dans un effort de synthèse. Tel que nous apparaissait l'auteur de *Korinthiaka*, tel est resté jusqu'au bout Ed. Will.

Un autre historien, tout autant que philologue, nous quittait le 7 août 1997. Né le 12 février 1920, membre de notre Association depuis 1949, Jules Labarbe avait fait toutes ses études, pendant la guerre, à l'université de Liège qui, selon la coutume de nos voisins, l'accueillera pour toute sa carrière, comme professeur de « langue, littérature et histoire du monde grec », et comme administrateur, Doyen de la faculté de philosophie et lettres, membre du conseil d'administration de l'Université, dans un pays où l'autonomie des universités a une toute autre réalité qu'en France. Après sa licence, recruté au FNRS, il prépare sous la direction d'Albert Severyns une thèse qu'il soutient en 1946, et publie trois ans plus tard sous le titre *L'Homère de Platon*. Cet ouvrage, qui lui valut le prix Zographos en 1950, a été salué chaleureusement par la critique. A travers les évocations homériques, citations, mais aussi « emprunts mineurs », mots isolés, paraphrases, voire simples allusions, l'auteur montre comment Platon s'est intéressé à l'*Illiade* plus qu'à l'*Odyssée*, qu'il connaissait un texte qui n'était pas sensiblement différent du nôtre, accueillant des passages parfois suspectés par les Modernes, même si certaines leçons suivent une tradition qui pourrait être meilleure que celle des manuscrits. Surtout A. Dain soulignait l'intérêt des analyses sur le jeu des formules pour notre compréhension de l'art homérique : « M. Labarbe montre dans le détail... comment, de deux formules données par la tradition, l'une est conforme aux procédés du style épique, tandis que l'autre s'y adapte mal ». Après avoir présenté sa thèse d'agrégation de l'enseignement supérieur, Jules Labarbe part à l'École française d'Athènes comme membre belge, de 1950 à 1953. Il s'y consacre à des études sur l'invasion de Xerxès, rédigeant deux articles pour le *BCH*, « Chiffres et modes de répartition de la flotte grecque à la bataille de l'Artémision » et « Un témoignage capital de Polyen sur la bataille des Thermopyles ». Ce sont des modèles

de critique rigoureuse des sources. Partant d'un passage des *Stratagèmes* de Polyen, compilateur qui jouit d'une estime médiocre et que l'on soupçonnait, dans le cas présent, d'avoir puisé à « un recueil de qualité médiocre » sans trop le comprendre, J. Labarbe montre qu'au contraire ses indications concordent parfaitement avec le récit d'Hérodote, qu'il enrichit de précisions météorologiques importantes, permettant du même coup de dater avec certitude les rencontres préliminaires à la bataille des Thermopyles. Utiliser l'ensemble de la documentation, dont rien n'est rejeté a priori, accorder toute son attention au détail précis, en particulier au détail chiffré, essayer de concilier l'ensemble de notre documentation, ce sont déjà les règles que l'auteur suivra dans son deuxième grand ouvrage, *La loi navale de Thémistocle*, parue en 1957. L'historien arrive à utiliser de front la totalité des sources, toutes scrutées avec la même attention, pour aboutir à une reconstitution minutieuse des effectifs et des mouvements des flottes, sans qu'un seul aviron manque à l'appel. De retour à Liège, J. Labarbe y gravit tous les degrés d'une carrière universitaire exemplaire. Son activité scientifique s'exprime dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, le *Bulletin de l'Académie Royale* et surtout dans l'*Antiquité classique*, dont il sera le secrétaire. Les articles qu'il y donne retiennent l'attention, comme l'étude classique « L'âge correspondant au sacrifice du koureion et les données historiques du 6^e discours d'Isée », qu'aucune analyse structuraliste des rites de passage ne saurait se dispenser d'utiliser, ou « Le sanglier amoureux » des *Mélanges Grégoire*, dont je ne voudrais pas déflorer ici la matière. Un professeur, dit-on, se reconnaît à ses élèves : les *Stemmata*, volume de mélanges qui lui fut consacré, montrent avec éloquence combien sa progéniture scientifique fut abondante et de qualité, illustrant au mieux le renom bien établi de l'Université de Liège dans les études antiques. Passé maître en cérémonies universitaires, Jules Labarbe, qui était membre de l'Académie Royale de Belgique depuis 1979, aurait sans doute contemplé de son oeil ironique notre réunion d'aujourd'hui, lui qui aimait dire à ses étudiants : « mourez et vous serez considéré ».

Au dire de tous ses amis, le souci de considération n'était pas ce qui animait Raymond Bloch, décédé le 12 août 1997, membre de notre Association depuis 1955. Né le 4 mai 1914, il était le fils d'Oscar Bloch, l'auteur du dictionnaire étymologique de la langue française qui porte son nom et celui de von Wartburg. Lui-même fait ses études au lycée Buffon puis au lycée Louis-le-Grand, avant d'entrer à l'École Normale Supérieure, en 1934. Il y est reçu à l'agrégation de grammaire, hommage rendu à son père, et se destine à l'École de Rome, alors dirigée par Jérôme Carcopino, où il entre en 1938. Au cours de son premier séjour, interrompu par la guerre, il se forme à l'archéologie, notamment par une campagne de fouille en Afrique du Nord, comme tous les Romains de sa génération ; il commence parallèlement un travail sur l'*Ara Pietatis Augusti*, consacré à une divinité qui retiendra son attention une grande partie de sa vie. Mobilisé comme lieutenant d'infanterie, il est fait prisonnier et passe la majeure partie de la guerre dans un camp d'officiers, ce qui lui épargna du moins les persécutions infligées aux Juifs. Il utilise ses loisirs forcés à rédiger son futur *Que sais-je ?*, constamment réédité depuis, *Les origines de Rome* : il y prend fermement parti pour la théorie de la trifonctionnalité. Une fois libéré, il est rappelé à Rome, cette fois-ci sous la direction d'Albert Grenier, pour un nouveau séjour de deux ans. Il s'y voit proposer, ce qui sera désormais son champ de prédilection, de rechercher l'emplacement du sanctuaire fédéral des Etrusques, sur le territoire de Volsinies. C'est le point de départ d'une vaste enquête autour du lac de Bolsena, où il découvre divers habitats archaïques et proto-italiques, et à Bolsena des restes imposants, qui lui permettent de construire une théorie sur les mutations de la Volsinies étrusque et romaine. Les fouilles se poursuivront jusqu'en 1960 et donneront naissance, après de nombreux articles, à une vaste synthèse, *Recherches archéologiques en territoire volsinien. De la protohistoire à la civilisation étrusque*, publiée en 1972.

De retour à Paris, il est élu en 1949 directeur d'études à la quatrième section de l'École pratique des Hautes Etudes, où se déroulera désormais toute sa carrière. Son enseignement est consacré en partie à une chronique de l'étruscologie et de la civilisation de la Rome primitive, en partie à une série d'études sur diverses notions

et pratiques religieuses. Il fut parmi les premiers à s'intéresser aux tablettes de Pyrgi, un des ports de l'antique Caeré. On sait que celles-ci portent des dédicaces gravées sur des plaques d'or et de bronze, en l'honneur d'une déesse appelée Astarté en punique et Uni en étrusque : quelles pièces de choix pour quelqu'un qui s'est attaché à analyser le mécanisme de l'*interpretatio*, ce processus d'assimilation entre des divinités locales, étrusques et romaines, et étrangères, grecques et, dans ce cas, sémitique ! Des générations de futurs « Romains » se sont ainsi formés, au côté de chercheurs plus avancés et de lettrés au sens large. Et plusieurs livres ont été préparés dans ce cénacle. C'est un maître de la religiosité étrusco-romaine que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres appelle à siéger en son sein en 1982 : Raymond Bloch fait graver sur son épée *Iustitiam cole et pietatem*, maxime qui peut s'interpréter à la fois comme un programme scientifique et comme un idéal de sagesse. Mais les dernières années de sa vie sont attristées par une série de drames familiaux, la mort brutale de son troisième fils, en 1988, puis quatre ans plus tard, la disparition encore plus lourde à supporter de son épouse, Denise. Malgré le courage et la dignité avec lesquels il fit face à ces épreuves, les souffrances endurées hâtèrent sa propre fin.

C'est un autre spécialiste des religions antiques, vues cette fois-ci par un archéologue, que cet été meurtrier nous enlève : le 24 septembre, disparaissait Ernest Will, membre de l'Institut, membre depuis 1955 de notre Association qu'il a présidée en 1990-91. Comme son homonyme, Ernest Will était un Alsacien, né le 25 avril 1913, qui fit ses études secondaires à Strasbourg, au gymnase Jean Sturm d'abord, puis au lycée Fustel de Coulanges, où il prépare le concours de l'École Normale Supérieure. Il y entre en 1933, dans une promotion qui sera riche en Athéniens. Les succès s'enchaînent : agrégation de Lettres classiques, concours de l'École française d'Athènes, où il entre en 1937. Il reprend en 1939, avec R. Martin, la fouille de Thasos, entreprise bientôt arrêtée par la guerre. Du moins y découvre-t-il la dédicace au Héros thrace, à la déesse syrienne et à la Grande Mère anatolienne qui l'orientera vers son sujet de thèse. Il travaille également à Délos, où il est chargé de publier le sanctuaire des Douze Dieux. L'histoire religieuse, non dans sa dimension théologique, mais telle qu'elle apparaît dans l'iconographie et l'architecture, sera désormais son champ d'étude.

En septembre 1939, il est mobilisé à Beyrouth, où il rencontre Henri Seyrig, première rencontre avec une région et un homme qui décideront du cours de sa vie. A la fin de la guerre, il est appelé par celui-ci dans la première génération de l'Institut français du Proche-Orient (IFAPO). Il s'y intéresse à l'art de l'époque impériale et, entre autres travaux, découvre avec émerveillement Palmyre, qui sera désormais son site de prédilection. Il y est associé par Henri Seyrig et l'architecte Amy à la publication du sanctuaire principal, celui du dieu Bêl. Il rentre en France en 1951 à l'université de Lille, d'abord comme assistant, puis comme professeur de langue et civilisation grecque. Tout au long de sa carrière, il réussira à concilier l'activité d'un professeur, dont les cours, notamment les cours d'agrégation, ont laissé un souvenir vivant à ses auditeurs, celle d'un archéologue de terrain, tant en Syrie qu'en France et en Grèce, et celle d'un chercheur à la production abondante. Son premier livre est sa thèse, publiée en 1955, *Le relief culturel gréco-romain*, qui porte en sous-titre *Contribution à l'histoire de l'art de l'Empire romain*. J'ai dit comment le hasard d'une découverte l'avait amené à s'intéresser à ces objets de qualité médiocre et de ce fait souvent négligés, qui servent de support à une religiosité populaire s'adressant à des dieux « barbares, comme le Héros thrace ou les cavaliers danubiens ou orientaux, comme Mithra ou le Jupiter de Dolichè ». Dans tous les cas, le passage de la statuaire, même de taille réduite, ou de la représentation du dieu de profil à une représentation de face, trônant en majesté ou en action a « pour fonction de rendre toujours présent aux yeux du fidèle l'acte sauveur » de son dieu. Affronté au problème posé à l'artiste gréco-romain, comment introduire des divinités étrangères dans le langage iconographique des sociétés de l'Empire, Ernest Will analyse avec vigueur les formes de l'*interpretatio graeca* (ou *romana*) : la représentation en faible relief, largement utilisée en Grèce pour illustrer des exploits héroïques, se fait dans un cadre architectural à la mode du temps, les détails du vêtement, comme la cuirasse pour les dieux militaires, sont typiquement romains et surtout les

caractéristiques du style permettent de ranger ces productions dans « l'évolution normale et régulière de l'art grec ». Vous me permettrez d'évoquer ici l'impression que me fit la lecture de ce livre, un des premiers ouvrages d'archéologie que j'ai lu avec attention. Sa thèse secondaire publiait le sanctuaire délien des Douze Dieux.

Cette même année 1955, Ernest Will prenait la direction de la circonscription archéologique de la région Nord-Picardie, qu'il occupera jusqu'en 1968. C'était l'époque où l'archéologie dite métropolitaine commençait à se développer fortement et où les jeunes fouilleurs (dont certains joueront un rôle important dans les mouvements de 1968) regardaient avec suspicion, pour ne pas dire plus, ces archéologues classiques venus des grands chantiers méditerranéens. Tout au contraire, notre directeur a su acquérir très vite l'estime des archéologues du Nord. C'est qu'il discerna rapidement, à une époque où le concept d'« archéologie urbaine » n'existait pas encore, les problèmes particuliers posés par l'étude de l'urbanisme tardif de ces villes de Gaule septentrionale, par l'exploration de leurs vestiges dans un tissu urbain moderne et par leur conservation. De l'importance de cet aspect de son œuvre, témoigne le volume de mélanges que les archéologues de la Gaule lui offrirent après son départ, sans la participation des « classiques ».

En 1963, Ernest Will est élu à la Sorbonne sur une chaire de grec d'abord, puis d'archéologie, à l'institut d'art, où il rejoint, en 1970, l'université de Paris I, qu'il retrouvera pour les deux dernières années de sa carrière, en 1980-82. C'est qu'entre temps il avait été nommé directeur de l'IFAPO, où il succédait à Henri Seyrig et à Daniel Schlumberger. Les temps étaient terribles : c'étaient ceux de la guerre civile, où l'institut était bombardé, bientôt détruit. Il fallait sauvegarder la bibliothèque, la transporter dans des lieux à l'abri, en traversant les barrages des diverses milices, avec qui le passage était à chaque fois à négocier. Tout travail archéologique au Liban étant impossible, il fallait aussi maintenir l'activité scientifique, en développant les chantiers de Syrie, puis de Jordanie, en continuant malgré tout les publications, celle de *Syria*, celle de la *Bibliothèque archéologique et historique*. Son élection, en 1973, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres apparaît non pas simplement comme l'hommage légitime rendu à son œuvre scientifique, mais aussi, face à son courage, comme une marque d'admiration. C'est dans ces années, en 1974, qu'aboutit la grande publication du sanctuaire de Bêl à Palmyre. Et c'est à Palmyre, cette cité des aristocrates caravaniers, sillonnant le désert à la tête de leurs chameaux, maniant aussi bien le grec que leur langue sémitique, tour à tour alliés et ennemis de l'empereur, que Will consacre, un peu plus tard, un de ces petits livres, dits de vulgarisation, qui sont la quintessence de toute une vie de recherche et de réflexions, sur un hellénisme certes implanté en Syrie, mais qui s'inscrit parfaitement « dans une tradition solidement établie ».

C'est également dans une tradition solide, celle des classes de Lettres Supérieures, que s'inscrit Pierre Fortassier, membre de l'Association depuis 1981, décédé le 6 mars dernier. Je ne l'ai pas connu mais M. Philippe Brunet a bien voulu me fournir les notes suivantes. P. Fortassier était né le 17 août 1920 à Bayonne où il repose. Il y avait fait des études secondaires brillantes, avec de bons maîtres; il y étudia également le violon au conservatoire municipal. Poursuivant des études classiques, il est élève boursier en classes préparatoires à Bordeaux, puis il vient à Paris où il est l'élève de Jean Guéhenno au lycée Henri IV. Il est reçu à l'École Normale Supérieure en 1941; il passe son diplôme sur Virgile avec Jérôme Carcopino, directeur de l'École. En 1943, il entre dans la Résistance et se consacre par choix à des tâches manuelles comme le transport de tracts ou de plombs pour des imprimeries clandestines. En 1944, il rencontre Rose Lacoux, qui deviendra sa femme; ils passent tous deux l'agrégation en 1946.

Son amitié avec Alfred Loewenguth et son frère Roger le conduit à fonder à Paris « Les Amis de la musique de chambre » en 1950; organisant récitals et concerts, il ne cesse de côtoyer musiciens et chanteurs. A Bordeaux, il se lie avec le compositeur Roger Ducasse. En 1950, alors membre du cabinet du ministre de l'Éducation Nationale, il correspond avec Louis Jouvet, qui préparait son *Tartuffe*. Un temps, il est assistant à la Sorbonne de Paul-Marie Masson, le musicologue spécialiste de

Rameau, puis de Jacques Chailley. Ses préoccupations musicologiques (un projet de thèse sur le quatuor français du XVIII^e siècle, des recherches sur la musique byzantine) ne le poussent pas toutefois dans la carrière universitaire. En 1954, il enseigne au lycée Marcellin Berthelot de Saint-Maur, puis au lycée Paul Valéry; puis dans la khagne du Raincy; en 1972, il est nommé à l'hypokhagne, puis à la khagne du lycée Louis-le-Grand, où il enseigne le latin, le grec et le français : sous le regard des Muses, ces trois langues sont inséparables. Son goût pour l'enseignement fait de lui un professeur qui marque en profondeur ses élèves. Homme de verbe, venu à la poésie par la musique, il tient son auditoire sous l'emprise de ses déclamations enthousiastes de Racine, Valéry, Molière... Il commence l'année en faisant travailler la lecture à haute voix de Cicéron en latin, de Villon en français, de Lysias en grec. Ses élèves apprennent à scander Virgile et Homère au rythme du second mouvement de la VII^e symphonie de Beethoven. Passionné, il corrige sans complaisance la prose de ses élèves, latine ou française, châtiant les pédantismes et autres faux-semblants du jargon critique ou de la pensée sur mesure. Acharné à transmettre son sens de l'expression et non content de faire déclamer des centaines de vers à ses élèves, il monte au lycée Louis-le-Grand, avec la troupe des « Tréteaux Saint-Jacques », *Un Caprice* et *Les Femmes savantes*. Il y dirige une chorale.

Membre de l'Association Internationale des Études françaises, il publie des articles sur la poésie française, sur Verlaine, sur l'alexandrin, qu'il refusait de voir réduit à deux fois six ou trois fois quatre, sur Corneille, Molière, La Fontaine, Valéry, sur le rythme et la musique, dans lesquels il place toute sa foi, prônant une expression toujours musicale et indissociable du sens. Conférencier, il est un des rares à pouvoir faire entendre ce qu'il analyse. Ses conférences publiées portent notamment sur « Rythme verbal et rythme musical : à propos de la prosodie de Gabriel Fauré », « Aspects de la mise en scène dans quelques ouvrages lyriques français », « Verlaine, la musique et les musiciens », « L'évocation des oiseaux, indécis et précis, dans la poésie verlainienne », « Alexandrin pas mort », article commandé par G. Strehler pour le Théâtre de l'Europe, « Un mythe étrange : le vers classique étalon », « Transfiguration du langage courant par la poésie, ou comment le poète chante ».

Ce n'est que tardivement qu'il entreprend une thèse d'État : *L'hiatus expressif dans l'Iliade et dans l'Odyssée*, quête minutieuse des hiatus volontaires laissés par le poète pour des raisons d'expression. La hardiesse du chercheur s'est vue récompensée par le succès et la pertinence de la découverte. Il n'est pas rare aujourd'hui de lire dans un commentaire une allusion à des hiatus expressifs. P. Fortassier a rédigé cette thèse en 1985, au lendemain de son départ à la retraite, dans la maturité d'une vie qui s'était nourrie patiemment, au fil des ans et des cours, d'un Homère qu'il connaissait par cœur. Cette thèse, publiée en 1989 et couronnée par notre Association, fut assortie d'un second volet : *le spondaïque expressif dans l'Iliade et dans l'Odyssée* (1995) et d'articles parus notamment dans notre *Revue* ou dans la *Revue des Études latines*. D'autres sont à paraître.

Par fidélité pour son ami peintre, François Desnoyer, mort en 1972, qui l'avait caché pendant la Résistance lors d'une évasion, il entreprend d'écrire le catalogue raisonné de ses œuvres. De son ami, Desnoyer avait tracé un portrait au fusain, dont la jeunesse vive et généreuse ne s'est jamais démentie.

Jeunesse, vitalité, ces mots sont venus spontanément sous ma plume, ou plutôt sur mon écran d'ordinateur, pour célébrer l'œuvre de nos Anciens. Ils conviennent également pour dresser le tableau des activités de cette année. Grâce au travail acharné de son directeur, secondé par M^{me} V. Fromentin, la *Revue* paraît avec une ponctualité remarquable, qui ne nuit pas à son intérêt. Nos réunions se sont tenues rituellement aux dates et au lieu ordinaires, et nous sommes heureux de continuer à bénéficier de l'hospitalité de l'Université de Paris-Sorbonne dans cet amphithéâtre, même si ses charmes ont fait l'objet de quelques plaisanteries affectueuses. Nous y avons entendu onze communications, puisque, outre la séance de rentrée consacrée pour moitié au compte-rendu des congrès et autres colloques, à deux reprises le sujet retenu a paru suffisamment important pour occuper toute notre réunion. Les sujets

traités ont couvert un champ aussi riche que varié, la *poikilia* étant ici non pas un signe de dispersion, mais bien la marque de l'ampleur de nos curiosités.

L'année a commencé triomphalement avec la communication de Charles de Lamberterie, « La plus ancienne inscription grecque d'Occident », qui pourrait bien être la plus ancienne inscription grecque en général, les données archéologiques amenant à remettre en question ce que nous croyions savoir sur la date de l'introduction de l'écriture alphabétique dans le monde grec et sur les modalités de sa diffusion. Sur les apports de l'épigraphie à l'histoire de la langue, Catherine Dobias nous a ouvert des perspectives nouvelles avec son étude « Ἀνναμμο, nom cyrénéen du petit-fils », des inscriptions de Cyrène confirmant l'existence d'un mot rare, connu jusqu'alors seulement des lexicologues. La langue, disait P. Fortassier, c'est sa musique. Annie Bélis nous l'a démontré par sa belle découverte, « Un Ajax et deux Timothée », ou comment la papyrologie et l'histoire littéraire sont mises à contribution pour restituer au compositeur et au virtuose les plus célèbres du IV^e siècle un morceau, la plainte de Tecmessa, retrouvé dans les sables de l'Égypte.

Les grands auteurs classiques n'ont pas été négligés. Éric Foulon nous a montré que, pour comprendre « Un miracle de Poséidon », le philologue doit se faire géographe afin de démêler dans le récit d'un exploit de Scipion, la conquête de Carthagène, comment Polybe met en lumière l'intelligente aptitude de son héros à utiliser toutes les caractéristiques du terrain. Hérodote nous a valu deux communications. Askold Ivantchik, que je félicite de son élection au CNRS, a souligné dans ses « Légendes sur l'origine des Scythes » combien une rigoureuse analyse du vocabulaire rendait justice à la connaissance que l'historien avait des traditions scythes, qu'il transmet avec fidélité. De son côté, M^{me} Jocelyne Peigney a analysé les présupposés idéologiques qui structurent « La présentation des Éginètes dans l'œuvre d'Hérodote », au risque de transformer ce qui pourrait paraître comme un tableau objectif en « un outil de critique politique ? ». Ce sont les outils de la rhétorique grecque qui ont nourri la réflexion de Marie-Pierre Noël, nous initiant au « mystère des γοργίεια σχήματα », dont elle a précisé la nature et discuté l'attribution à l'orateur sicilien. Je n'opposerai pas la rhétorique à la philosophie en rappelant la belle présentation que Carlos Lévy a faite, lors de notre séance commune avec nos amis latinistes, des « Fondements rhétoriques et philosophiques de la monstruosité morale dans les discours de Cicéron ».

Enfin nous avons été tenus au courant de divers travaux archéologiques, images à l'appui. Selon une tradition maintenant bien établie, un jeune membre de l'École française d'Athènes, Francis Prost nous a montré les difficultés qu'il y avait à restituer « La statue cultuelle d'Apollon à Délos » et les méthodes qu'il employait pour le faire. Peu avant que s'ouvre l'exposition illustrant « La Gloire d'Alexandrie », M. J.-Y. Empereur a guidé une promenade bien vivante dans la « Nécropole à Alexandrie » dont Strabon admirait la richesse et l'étendue et que lui-même fouille actuellement. Et nous avons terminé l'année par ce qu'il convient d'appeler le superbe tableau plutôt que le « Bilan provisoire des recherches menées à Claros » par M^{me} Juliette de La Genière.

Ce bref compte rendu le confirme, si l'avenir des études grecques en France nous inquiète, malgré tout, ce n'est donc pas l'épuisement des champs possibles de recherche, ni l'intérêt des travaux en cours qu'il conviendrait d'incriminer. Le croisement des méthodes, entre la philologie, l'histoire, l'archéologie, ce qu'on appelait autrefois les sciences annexes se révèle d'application très féconde et il se confirme sans le moindre doute que la Grèce offre le meilleur accès à une antiquité qui a façonné notre monde actuel. L'historien, l'archéologue qui enseignent dans nos amphithéâtres constatent, année après année, que l'attrait pour cette antiquité et donc pour la Grèce ne faiblit pas chez les étudiants, non plus qu'auprès du public qui se presse à l'exposition d'Alexandrie. Mais bien peu d'entre eux ont quelques connaissances, mêmes minimales, de la langue. Le point noir, je ne me flatte d'aucune originalité en le constatant, c'est l'enseignement du second degré. Notre secrétaire, M. Demont, nous a fait part de la réunion qui s'est tenue à Limoges sur la place du grec et du latin dans cet enseignement, de la vigueur avec laquelle M. Vernant a défendu la

nécessité d'un enseignement des langues classiques dès le collège, de la sympathie avec laquelle les divers participants, inspecteurs généraux, professeurs de lycées et de collèges, ont unanimement soutenu cette position. Mais il nous a fait part également de son scepticisme sur le sort qui serait fait au rapport établi au soir de cette réunion. Il ne faut pas que les réactions de l'administration nous démobilisent sur ce front, à un moment où, la lecture des copies que je suis en train de corriger me le confirme malheureusement, c'est la maîtrise de notre langue qui est mise en danger par l'ignorance du latin et du grec. Mais il est heureux que se développe en même temps la parade qui consiste à attirer vers le grec le plus grand nombre possible de grands débutants. C'est le dynamisme de nos travaux qui les incitera à faire cet effort. Les 18 nouveaux membres que nous avons élus cette année sont la meilleure preuve de notre vitalité.

A l'instant, un philologue géographe, M. Raoul Baladié, succédera à un historien numismate. C'est en notant ce nouvel exemple de la variété de nos activités, et donc de gage d'un heureux avenir, que je lui présente, pour lui-même et pour les études grecques, tous mes vœux.